



L'AMÉRICAINNE SUSAN MEISELAS

PHOTO



À VOIR

Rétrospective,
jusqu'au 20 mai,
Jeu de Paume,
Paris 8^e.
Tél. : 01 47 03 12 50.
Catalogue
éd. Xavier Barral,
256 p., 35 €.

l'image choc, elle reste des années au Nicaragua et au Salvador. Collecte des « preuves visuelles », sans céder aux clichés spectaculaires qui transforment la violence en un show médiatique. Susan Meiselas veut que ses photos interrogent et témoignent « de l'histoire du monde, et pas des soubresauts fébriles de son actualité ». Elle croit au pouvoir qu'a l'image de dire l'indicible. La photo porte une émotion qui donne chair à la froideur des faits. « Elle me rapproche de l'Autre », dit-elle, ce qui reste sa grande préoccupation.

Dès son premier opus – sur des strip-teaseuses de foires locales aux Etats-Unis –, sa démarche s'affirme. Admise au sein de l'agence Magnum en 1976, elle se met à la place de ces « scandaleuses » qui ont décidé de travailler dans le sexe, « sans partager forcément leur point de vue ». Les voyeurs ? Ce sont les hommes. Eux qui sont à plaindre. Pas elles. Au Nicaragua, elle opère de la même façon, en se plaçant

toujours avec modestie à la place des insurgés. Lorsque la presse internationale publie ses photos, elle se sent parfois « trahie ». Elle reprend la main par le livre, tel celui, remarquable, sur le Nicaragua (1981). Chaque cliché y est pensé comme une phrase dans un texte.

Mais son grand œuvre, toujours en cours, porte sur un pays qui n'existe pas : le Kurdistan. « Révoltée » par le génocide de sa population par Saddam Hussein en 1988, elle parvient, en 1992, à photographier et à filmer les charniers, les métropoles rasées dans le nord de l'Irak. Mais ses images étaient « impuissantes à embrasser les tragédies répétitives de ce peuple écrasé par ces pays maîtres et voisins, comme la Turquie aujourd'hui ». Elle fait alors preuve de la générosité qui caractérise son travail, en mettant sa propre production en retrait dans son livre *Kurdistan: in the shadow of history* (1997), où elle publie des photos jadis réalisées par des missionnaires et des administrateurs coloniaux, ou collectées dans les albums de famille... Et elle les diffuse dès 1998 sur un site toujours actif, AkaKurdistan.com, réalisant l'implacable démonstration de la singularité culturelle de ce peuple de vingt millions d'habitants. Comme jamais avant elle les écrits des historiens n'avaient réussi à le faire ●

CHASSEUSE D'INJUSTICE

Insurgés du Nicaragua, strip-teaseuses américaines ou charniers kurdes... Depuis quarante ans, les clichés de Susan Meiselas questionnent la violence du monde. Pour la photojournaliste, les images doivent montrer l'indicible.

La photo est glaçante : ces empreintes de mains à la peinture blanche sont la signature des escadrons de la mort sur la porte de la maison d'un syndicaliste paysan assassiné à Arcatao, au Salvador, lors de l'interminable guerre civile (1979-1992). Son auteure, Susan Meiselas (née en 1948), à qui le Jeu de Paume à Paris consacre une rétrospective, sort alors de deux années éprouvantes de reportages consacrés à l'insurrection populaire contre la dictature du Nicaragua voisin. Elle s'est plongée corps et âme dans ces conflits d'une violence inouïe, avec la volonté de comprendre. Pourquoi des jeunes de son âge, parfois des enfants de la bourgeoisie comme elle, fille d'un médecin de Baltimore, sont-ils prêts à mourir pour une cause ? Etudiante, elle a manifesté contre la guerre du Vietnam. Sa mère, qui se battait pour les droits civiques, lui a inculqué « une sainte horreur de l'injustice ». Mais donner sa vie pour son pays, ça, elle a du mal à le comprendre.

Lorsque quelque chose lui échappe, Susan Meiselas s'entête. Alors que beaucoup de photojournalistes sautent d'un conflit à l'autre en quête de

Par Luc Desbenoit

Photo Susan Meiselas/Magnum Photos